

SUKANYA HANTRAKUL

LA QUESTION DE CATLIN

TRADUIT DU THAÏ
PAR GÉRARD FOUQUET



ISBN 978-2-494118-39-3

© Éditions Gope, 74930 Scientrier, novembre 2025 pour cette version française

Copyright © 2024 Silkworm Books

© 2023 (BE 2566) Sukanya Hantrakul, pour la version thaï originale

© 2024 (BE 2567) Sukanya Hantrakul, pour la traduction française

1^{re} édition française : Silkworm Books, 2024, ISBN 978-616-215-214-6

www.gope-editions.fr

Relecture, correction : Marie Armelle Terrien-Biotteau

Illustration de couverture : Paritta Chalernpow Koanantakool

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DIX JOURS après la Saint-Valentin, a éclaté dans les oblasts entourant Kiev l'offensive qualifiée d'*opération militaire spéciale* par les Russes et de *guerre en Ukraine* par la presse du camp occidental. Dès avant la fin de l'année, c'est devenu le conflit armé le plus important qui ait frappé l'Europe depuis la Seconde Guerre mondiale.

Je n'ai jamais connu qu'une seule personne originaire d'Ukraine, et cela par le plus grand des hasards. Il s'agit de Yuri, qui avait fui Kiev, sa ville natale, à l'époque où le pays faisait encore partie de l'URSS. Je me demande ce qu'il aurait pensé de tout cela s'il avait vécu jusqu'à aujourd'hui. Car s'entretuer pour je ne sais quelles raisons à grand renfort d'armes et de soldats, c'était justement cela qu'il avait fui en compagnie de Catlin, une veuve hongroise d'une quarantaine d'années, pour se construire avec elle une vie nouvelle dans une contrée aussi éloignée que possible de l'Europe — aux confins du monde, comme il disait... Pour lui, deux guerres mondiales, les Juifs d'Europe massacrés par millions, la liberté des gens ordinaires muselée par un pouvoir étatique centralisé, que ce soit en Russie, en Hongrie ou dans presque tous les autres pays de l'Europe de l'Est, décidément,

c'était vraiment trop... Et quand il en parlait, il secouait lourdement la tête, fermant parfois les yeux comme s'il ne pouvait plus en supporter la vue, notamment chaque fois qu'il évoquait « les Juifs d'Europe massacrés par millions ».

Fuir « aux confins du monde », pour l'un comme pour l'autre, cela avait consisté à quitter l'Europe et l'hémisphère nord pour se réfugier dans l'hémisphère sud dans un pays totalement inconnu de Yuri, où il n'avait ni parents ni amis. « Au-delà de l'Australie, il n'y a plus guère que le pôle Sud », avait-il plaisanté comme pour se moquer de lui-même, la fois où je lui avais demandé pourquoi il avait trouvé refuge si loin de tout, au point de ne pouvoir revenir « chez lui » qu'au prix d'un vol interminable.

* * *

Yuri est décédé au milieu du mois de mars 1985. C'est Catlin qui m'a annoncé la nouvelle dans une longue lettre tapée à la machine qu'elle m'a fait parvenir à Bangkok. Et quelques années plus tard, le 21 avril 2001, tout juste après les fêtes du Nouvel An thaï, j'ai reçu une lettre portant dans le coin gauche de l'enveloppe le nom du cabinet juridique Gilbert & Associés suivi de son adresse à Sydney : 14-15 Bronte Road, Bondi Junction.

Mon cœur s'est alors mis à battre très fort. C'est sûr, un tel pli ne pouvait contenir qu'une notification officielle. Quatre ou cinq mois auparavant, j'avais en effet rencontré un conseiller juridique de ce nom au chevet de Catlin, à l'hôpital Royal North Shore, où j'avais été appelée

en urgence par télégramme. Un télégramme qui m'avait obligée à prendre une semaine de congé et à m'envoler en hâte de Don Mueang à peine quatre jours après sa réception. Un télégramme de Catlin, qui me demandait de venir la voir — le plus tôt serait le mieux — et qui annonçait l'envoi d'un billet d'avion.

Sur l'enveloppe, il n'y avait rien qu'un timbre d'enregistrement — pas de tampon « Express » ou « Urgent ». À l'intérieur, une feuille de papier blanc de format A4, pliée en trois, semblait comme figée. Une fois la feuille dépliée, on lisait de nouveau en en-tête le nom du cabinet de conseil juridique, puis ces lignes : « En tant qu'exécuteur testamentaire, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance que le destinataire de la présente est l'un des héritiers désignés dans le testament de Madame Catlin Granoff établi le 26 décembre 2000. »

La suite du texte s'était alors mise à flotter devant mes yeux comme un nuage dans un ciel serein. Impossible de dire si la nuée blanche était figée ou si elle se déplaçait. Impossible de savoir ce que je ressentais exactement ou ce que je pensais. J'ai poursuivi ma lecture tant bien que mal, comprenant de façon lacunaire le contenu du message : je devais fournir dans un certain délai un document officiel de l'administration thaïlandaise confirmant mon identité pour toucher la part d'héritage qui me revenait, mais je ne comprenais ni de quel document il s'agissait, ni auprès de quelle administration je devais me le procurer. Ni en quoi consistait cette part d'héritage. Les larmes me montèrent aux yeux, me forçant à poser la lettre, m'avouant vaincue et renonçant à déchiffrer la suite du message porté par les lettres alignées sur le papier.

Catlin n'avait aucun lien familial avec moi.

Toutes deux nous étions rencontrées et liées d'amitié alors que j'étudiais à Paris à la fin des années soixante-dix. Je cherchais alors à mettre de l'argent de côté car je voulais profiter des vacances universitaires pour aller voir le mur de Berlin tant depuis le côté ouest que depuis le côté est. Aussi j'avais accepté un job d'aide ménagère dans l'appartement que Yuri possédait en commun avec sa nièce, fille unique de sa sœur aînée. L'appartement était situé à Boulogne-Billancourt au sud-ouest de Paris. Yuri et Catlin, très âgés, y revenaient chaque printemps. Un rituel annuel qu'ils baptisaient « rentrer chez nous ».

Catlin ne manquait jamais une occasion de préciser : « J'ai fui le système communiste. Pas la Hongrie. » Et c'était pareil pour Yuri, qui ajoutait parfois : « J'ai fui la guerre et la violence. Pas la Russie. L'Ukraine est mon pays natal et le restera toujours. Ce sont les paysages de l'Europe tout entière qui me manquent. »

« C'est comme toi, ma petite, m'avait-il dit une fois. Où que tu ailles, ta patrie sera toujours le Siam... pardon, la Thaïlande. »

Comme beaucoup de gens de sa génération, Yuri était en effet plus familier avec le terme de Siam qu'avec celui de Thaïlande. Toutefois, quand avec leurs amis ils devaient expliquer d'où je venais, lui et Catlin parlaient plus volontiers de « Bangkok », que du « Siam » ou de la « Thaïlande ».

Une fois arrivée à Sydney, j'avais dû faire prolonger mon congé de sept jours à dix jours. Le médecin avait en effet autorisé Catlin à aller passer une semaine chez elle dans le quartier de Rose Bay et elle tenait à donner une petite réception à quatre ou cinq de ses amies proches. « Tu les as déjà rencontrées. Rappelle-toi... le groupe avec lequel nous

sommes allées dans les Montagnes bleues. » Catlin voulait les réunir encore une fois avant que le médecin lui interdise de rentrer vivre seule chez elle. « On fera quelque chose de très simple. Un thé l'après-midi. Je ferai livrer des pâtisseries. On aura juste à sortir le service à thé, faire le thé et acheter des fleurs au coin de la rue. Et je te demanderai seulement de me donner un petit coup de main pour mettre la maison en ordre. Je suis sûre que ça te plaira. Et surtout... cela ne sera pas une réunion d'adieu. Ce sera pour fêter ta visite et le fait que le médecin m'a autorisée à passer une semaine chez moi. »

Catlin souligna les mots « fêter ta visite » d'un geste de la main, écarquillant légèrement les yeux, tandis qu'un sourire palpitait sur ses lèvres maquillées de rose orangé, sa couleur préférée.

Dans une telle situation, quel cœur insensible aurait pu se dérober aux demandes si délicatement impérieuses de Catlin ? L'année de ses quatre-vingt-sept ans, elle m'avait envoyé une lettre avec une photo de son permis de conduire. Elle me disait qu'elle venait de passer le test de prorogation d'un an et se montrait très heureuse de pouvoir conduire encore et ainsi de ne pas devoir faire appel à quelqu'un d'autre pour se déplacer. Comme son mari, elle était d'une sensibilité particulière. L'un comme l'autre n'ont jamais voulu dépendre de personne, même à un âge avancé, sauf en cas d'absolue nécessité. Et quand ils avaient quelque chose à vous dire ou à vous demander, cela s'accompagnait toujours d'une sorte de préambule — relation d'un événement ou évocation d'un sentiment — qui le justifiait. J'adorais les écouter alors. Ce qu'ils disaient était d'une richesse extraordinaire. Cela était plein de sagesse et exprimait l'expérience de toute une vie. Et quelle vie

que celle de Catlin, cette femme qui avait dû s'y reprendre à deux fois avant de parvenir à franchir la frontière austro-hongroise et qui avait été durement punie quand elle avait été capturée lors de sa première tentative. Catlin et Yuri possédaient un humour et un art de renverser la perception des choses qui leur était propre. Ainsi, quand Catlin disait « ça ne sera pas une réunion d'adieu », elle évoquait en fait une vérité inéluctable connue d'elle comme de moi et de ses amies tout en la suspendant provisoirement. C'est là vraiment du très grand art que de savoir dans la vie se confronter ainsi à une vérité cruelle tout en retournant d'un coup d'un seul la perception, comme on le ferait d'une pièce de monnaie.

Ainsi, malgré la différence d'âge et de couleur de peau, il nous suffisait d'un sourire pour nous comprendre, Catlin et moi, et écarter tout sentiment de malaise — un sourire contagieux qui gagnait jusqu'aux lèvres des autres personnes présentes, y compris l'infirmière qui toute la journée se tenait assise, immobile, quasi invisible, dans un coin de la chambre. En fait, c'est Catlin et le docteur Watson, le médecin de famille qui la suivait depuis longtemps qui, conscients de la gravité de son état, avaient organisé tout cela, avant que le télégramme ne me soit envoyé.

« Oui. Je comprends. Nous décorerons les plats de pâtisserie avec les ombrelles miniatures de Chiang Mai que j'ai apportées — en faisant en sorte que cela soit bien assorti avec les serviettes en papier. Je t'ai aussi apporté des *foi thong* et des *sommanat* à la noix de coco, ces friandises de chez moi que tu aimes tant. On ouvrira les boîtes ce jour-là, avec tes amies. »

La réponse m'a échappé sans réfléchir, naturellement, comme une réplique d'un dialogue longuement répété. Aussitôt Catlin a étendu la main vers moi et m'a tapoté la joue en murmurant juste ces quelques mots : « Tu es si gentille... Tu es si gentille... *Kislány*... » *Kislány* — prononcé *kichlaniè* — est un terme affectueux qui signifie littéralement « petite fille » en hongrois. Aussi, il n'est pas étonnant qu'il se soit achevé sur un grand sourire qui illumina le visage de celle qui l'avait murmuré, comme celui du docteur Watson qui en profita pour prendre congé.

C'est alors que le conseiller juridique est arrivé et que Catlin m'a présentée à lui.

Cela s'est fait sans grandes formalités. Catlin lui a simplement expliqué que j'étais... « une jeune femme de Bangkok... » qu'elle connaissait depuis longtemps déjà. Que j'étais venue lui rendre visite et qu'elle allait passer une semaine en ma compagnie dans son appartement de Rose Bay. La conversation avait à peine commencé que la nièce de Catlin était arrivée. Fille unique de son frère cadet, Catlin l'avait portée encore bébé dans ses bras jusqu'à la frontière la première fois qu'elle avait tenté de fuir la Hongrie.

Il avait été convenu avec celui qui les convoyait et qui devait les laisser aux abords de la frontière pour se cacher qu'en cas de péril, Catlin laisserait son frère et sa belle-sœur s'enfuir d'abord et qu'elle resterait derrière et prendrait soin de sa nièce à Budapest jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion de fuir se présente.

Par chance, quelques secondes avant que les gardes-frontières ne les rattrapent à l'endroit le moins dangereux et le plus facile pour franchir

la frontière, Catlin avait réussi à passer le bébé à son frère au moment où celui-ci escaladait le mur de béton garni de barbelés. Catlin avait dû plaider coupable et avait été punie de plusieurs mois de prison. Comme on n'avait pas trouvé de passeport sur elle — dès le début du voyage, celui-ci avait été caché dans le sweater de son frère — elle avait été accusée de complicité de sortie illégale du territoire sans volonté de s'enfuir elle-même.

La nièce de Catlin avait grandi à Sydney. Diplômée de l'université de la Nouvelle-Galles du Sud, elle enseignait désormais l'anglais aux réfugiés venus commencer une nouvelle vie en Australie.

Au bout de quelques minutes, le conseiller juridique a demandé à s'entretenir en privé avec Catlin et sa nièce. Je suis alors sortie en compagnie de l'infirmière — non sans que Catlin, souriante, m'ait envoyé un baiser.

* * *

Le lendemain en fin de matinée, Catlin m'attendait dans sa chambre. Elle n'avait rien perdu du soin méticuleux qu'elle avait toujours apporté à sa toilette comme à sa coiffure ou à son maquillage. Elle portait une robe orange clair. Ses cheveux fins et argentés étaient soigneusement coiffés. Comme à son habitude, une touche de rouge à lèvres rose orangé rehaussait ses lèvres et un léger trait de crayon marron clair soulignait ses sourcils. Elle portait des escarpins blancs à talons plats et, à son côté, était posé un petit sac à main blanc assorti de la marque Ferragamo. Une infirmière était assise dans un des angles de la

chambre. Probablement celle qui devait veiller sur Catlin pendant son séjour chez elle, ainsi qu'il avait été convenu avec le docteur Watson.

Catlin était toute pimpante bien que très amaigrie. Et quand elle pénétra chez elle, elle parut revigorée en découvrant que rien n'avait changé et que l'appartement semblait l'attendre.

Trois jours plus tard, le thé d'après-midi fut organisé. Dès le matin, l'infirmière avait coiffé Catlin et puis elle s'était installée à lire dans le jardin jusqu'au moment du déjeuner. Elle portait une robe bleue parsemée de motifs de fleurs et de papillons avec pour seul bijou un bracelet de jade à son poignet. À l'arrivée de ses amies, se tenant aussi droite que possible et rajustant ses vêtements, elle vint les accueillir sur le palier. Anne et Cathy avaient le même âge qu'elle et les autres étaient un peu plus jeunes. Elles étaient toutes cinq arrivées à quelques instants d'intervalle à l'heure convenue. Après quelques mots d'accueil, tout le monde alla s'asseoir sur le balcon de son appartement doté de trois chambres, situé au premier étage du petit immeuble qui lui appartenait. Ce balcon faisait face à la baie ; de là, le regard balayait l'étendue bleu azur de la mer que sillonnait de temps en temps un bateau. L'immeuble comportait un second appartement, dont le balcon donnait sur la rue et que Catlin louait pour se faire un revenu.

Chacune à son tour, les invitées dirent combien elles étaient heureuses de se retrouver ainsi réunies « comme autrefois ». L'une d'elles avait préparé à cette occasion un des plats favoris de Catlin : des escalopes de veau panées, ces *Wiener Schnitzel* qui ont fait la renommée de la capitale autrichienne, amie de toujours de la Hongrie, mais dont l'origine est en fait encore discutée. Si d'aucuns disent que la recette

vient effectivement d'Autriche, d'autres prétendent qu'elle vient d'Italie, d'autres encore qu'elle a été inventée par un chef français. Une autre amie, d'ascendance russe, avait préparé des *pirojki*, ces petits chaussons fourrés à la viande dont toutes, dans le petit groupe réuni « comme autrefois », raffolaient. Toutes étaient des immigrantes d'origine européenne. Et si pendant tout l'après-midi, elles parlèrent principalement en anglais, il leur arrivait parfois de glisser vers une autre langue — le hongrois par exemple ou, dans le cas de Catlin, l'allemand lorsqu'elle conversait avec une de ses amies d'origine polonaise. Dans de tels cas, elles se retournaient vers moi en s'excusant de ne pas parler en anglais. Je répondais alors en souriant que je comprenais, qu'elles pouvaient faire comme il leur plaisait, ajoutant que de toute façon j'avais à faire dans la cuisine.

Je la connaissais bien, cette cuisine minuscule. Lors d'un séjour alors que je bénéficiais d'une bourse pour étudier le travail des foyers d'accueil de femmes victimes de violences à Sydney, j'y étais venue préparer les repas et laver la vaisselle de Yuri alors que Catlin était en voyage pour plusieurs jours avec ses amies. En réalité, j'avais peu à faire, car Catlin avait cuisiné l'essentiel des repas pour toute la durée de son voyage et avait congelé les plats dans des boîtes en plastique. Le moment venu, je n'avais donc qu'à mettre la table, réchauffer les plats, faire une salade fraîche et manger avec lui pour lui tenir compagnie. Et quand j'avais besoin de taper des documents à la machine, je pouvais ensuite m'installer une ou deux heures dans le jardin ou devant le débarras situé au rez-de-chaussée, sous l'auvent qui protégeait aussi bien du soleil que de la pluie. Yuri détestait le crépitement

de la machine et j'étais tenue de cesser mon travail de dactylographie à la fin de l'après-midi. Catlin répétait souvent en plaisantant que s'ils avaient été mariés quand elle vivait à Budapest, la secrétaire consciencieuse qu'elle était n'aurait sûrement jamais pu emporter du travail à la maison.

Ce jour-là je n'ai guère eu à remplir la théière et les tasses qu'une seule fois ; ensuite, ce sont les invitées qui s'en sont chargées. Et cette seule fois où j'ai servi le thé, l'une d'entre elles n'a pas manqué de louer les petites ombrelles multicolores décorant les assiettes de pâtisserie et les coloris harmonieux des serviettes en papier. « Cela rehausse encore le goût des *foi thong* et des boulettes à la noix de coco. Et pourtant Dieu sait que ces *khomanat* méritent leur réputation. » La louange était d'autant plus sincère que celle qui parlait ainsi se souvenait que *sommanat*, le nom thaï de ces boulettes, était un jeu de mots avec l'anglais *coconut* tel que prononcé avec un accent thaï et que celui qui l'avait utilisé ainsi pour vanter cette pâtisserie était un souverain siamois.

Du sentiment de *sommanat* (contentement) qui avait animé la discussion pendant le thé, l'atmosphère au moment de se quitter prit les tonalités plus graves que conjure le mot *thommanat* (affliction), secrètement présent au plus profond du cœur des participantes mais jamais proféré.

La première à prendre congé prétexta que c'était l'heure à laquelle son fils était convenu de venir la chercher car il devait ensuite se préparer pour se rendre à un dîner. Lorsque le fils arriva, la séparation sur le seuil de la porte de l'appartement se fit naturellement, sans précipitation ni atermoiements. La porte refermée, Catlin me

demanda si j'étais fatiguée. Je lui répondis que non et lui retournai la question. Elle me sourit en faisant non de la tête et me prit la main pour retourner auprès du groupe qui continuait à bavarder.

Un peu plus tard ce fut au tour de la deuxième de prendre congé. Puis de la troisième... et de la quatrième. Et il ne resta plus que la dernière.

Assises sur le sofa, elle et Catlin avaient reposé leur tasse. Il me semblait qu'elles parlaient en hongrois et en allemand. La conversation paraissait plus animée que précédemment, d'un débit plus rapide et d'une plus grande intensité.

Je ne comprenais pas de quoi elles parlaient. Mais je souhaitais que cela dure le plus longtemps possible. Après cette réunion, Catlin serait probablement très fatiguée. L'infirmière l'obligerait sans doute à rester allongée à longueur de journée. Elle n'aurait pas l'occasion d'ouvrir ses placards et de trier ce dont elle souhaitait se défaire et ce qu'elle voulait garder, comme elle s'était promis de le faire. Dans ses armoires, elle avait conservé les modèles de certaines de ses robes préférées, qu'elle avait dessinées et réalisées elle-même. Elles portaient encore à l'intérieur du col un ruban marqué « Claire », le prénom français que, pour la luminosité qu'il évoquait, elle avait choisi comme nom de marque. Elle avait envoyé de tels modèles dans des centres commerciaux et des magasins de vêtements en Australie et en Europe et cela lui avait permis de bien gagner sa vie jusqu'à sa retraite. La perfection régulière de ses talents de couturière n'avait d'égal que la précision irréfutable de son travail de dactylo. Elle comptait léguer ses modèles de robe à sa nièce. Quant à sa machine à écrire, elle disait que même si Yuri n'en

aimait pas le crépitement, il en connaissait parfaitement la valeur. « Nous avons décidé de te la léguer en souvenir », avait-elle ajouté.

En regardant vers le balcon depuis le couloir, il me sembla que les deux femmes, assises l'une à côté de l'autre, examinaient quelque chose. L'amie de Catlin s'exclamait en anglais : « Oh non, il ne faut pas... Oh non, il ne faut pas... » tandis que Catlin insistait : « Si, si... Cela t'ira à la perfection... À la perfection... Fais confiance à mon œil de modiste... une modiste qui a habillé des tas de femmes tout au long de ces années... Crois-moi... Crois-moi... » Et les deux femmes se tinrent alors embrassées longuement, immobiles. En cet instant, tout sembla se figer, comme si le monde s'arrêtait de tourner.

Puis vint le moment de raccompagner sa dernière invitée. Les deux femmes aux cheveux argentés marchèrent jusqu'à la porte de l'appartement en se tenant la main tandis que je les suivais. C'est alors que je remarquai que le bracelet de jade avait changé de propriétaire. Catlin l'avait acheté en ma compagnie dans une boutique de joaillerie de l'hôtel Siam Intercontinental plusieurs années auparavant, lors d'une escale qu'elle avait faite à Bangkok pour me rendre visite alors qu'elle rentrait d'Europe. Yuri avait alors déjà quitté ce monde mais elle continuait de se rendre chaque année, seule, à Budapest. Même si cela lui coûtait cher, elle prenait un billet en classe affaires. « C'est très pratique, tu sais, *kislány*... La compagnie me prend totalement en charge — moi dans mon fauteuil roulant et mes bagages — jusqu'à la porte de mon taxi... » C'était tout Catlin : malgré la défaillance d'un corps qui se dérobaient irrémédiablement, elle choisissait de ne voir que le bon côté des choses.

Table des matières

5

Le Testament de Catlin

25

Le Retour à la maison

39

L'Ange gardien de Yuri

55

Chambre à part

69

Juste une tasse de thé

85

Mon *diadia* bien-aimé

97

Les Dernières Volontés de Yuri

109

La Question de Catlin